

**GILLES SEBHAN**

# **VILLA ALGER**

**Pièce en dix tableaux**

Adaptation du roman *La dette*

(Gallimard 2006)

La scène sera divisée en trois plateaux. Côté jardin : le salon des parents. Côté cour : la chambre du fils. Au centre, occupant l'essentiel de l'espace : La Villa. On pensera à un dispositif permettant de mettre en évidence le passage d'un lieu à l'autre. Les plateaux où ne se joue pas la scène seront plongés dans l'obscurité. A la fin de chaque scène, sauf indication contraire, noir brutal.

## Personnages

L'Enfant

Le Fils

Yehia

La Mère

L'Ouvrier

Abdel Aziz

Lulu

Lulu jeune

Voix de Karim

Le Médecin

Le Fou

Un homme

Ouvriers, soldats, prostituées.

## PREMIER TABLEAU

« J'étais arabe »

### *1. La Villa*

*Dans le jardin. Lumière végétale et merveilleuse. La maison elle-même est encore à peine discernable. Enfant habillé en jeune derviche ou en petit Marocain danseur, levant les bras dans une sorte d'extase mystique, sur une musique rythmée. La mélodie peu à peu s'étire et s'assombrit. Noir brutal.*

### *2. Chambre du fils*

LE FILS, *recroquevillé en fœtus sur un lit, les poings sur le ventre, souffrant ; se déployant tout en parlant jusqu'à faire face au public : J'étais arabe. J'étais un jeune génie arabe. J'avais la bite coupée. Mon père rotait en prononçant hamdoullah et me ramenait des hommes en plastique trouvés dans les stations service, à ses retours de cure. Il disait : « J'ai des amibes. » Il parlait de ses bestioles arabes et j'imaginai des monstres presque aussi grands que des puces ou des fourmis. J'avais six ans. J'étais arabe. (Face au public) Quand j'ai demandé à ma mère s'il n'était pas trop difficile d'épouser un type aux cheveux noirs crépus et au teint basané dans les années 50, elle a eu l'air surpris. Elle m'a parlé du catéchisme de son enfance. Elle a dit : « Pour moi, ton père, c'était comme les rois mages, comme les cavaliers du désert, comme Moïse. » Apparemment, il n'a jamais été question entre eux de l'étoile jaune, des déportations, de la guerre qui venait pourtant de finir. Cette façon que les gens ont d'être en retard sur leur propre histoire. Beaucoup de juifs se sont comportés*

ainsi après la guerre. Beaucoup de leurs enfants se sont jetés par les fenêtres, se sont pendus, ont sombré dans le malheur.

### 3. Salon des parents

*Yehia assis en veste d'intérieur coupée dans le même tissu que celui de son fauteuil. A côté de lui, une bombonne d'oxygène et un masque. Il tient une télécommande qu'il tend vers la télévision comme un doigt divin.*

*Entrée du fils.*

YEHIA : Tiens. Voilà mon fils mon tortionnaire.

LE FILS : Salut. Comment va ?

*Il embrasse son père qui se laisse embrasser.*

YEHIA : Mal. Je vais mourir. Je meurs. Je suis mort.

LE FILS : Ca fait vingt ans que j'entends ça. Tu te souviens, le coup que tu nous as fait ? T'étaler devant la machine à laver pour faire croire à une électrocution.

YEHIA : Toi et ta machine à laver le linge sale. Tu inventes. Comme toujours.

LE FILS : C'est mon métier. Je brode comme tu dis.

YEHIA : Exactement. Tu imagines toujours des horreurs. (*Un temps.*) Ta mère t'attend. Les petits plats dans les grands.

*La mère entre, visiblement surexcitée. Elle embrasse son fils sur les joues.*

LE FILS : Qu'est-ce qui se passe ? Tu ris comme une petite fille...

LA MERE : Oh c'est ton père. Dès qu'il te voit par la fenêtre, il sort : « Vlà l'Arabe »

LE FILS, *regardant son père* : Tiens tiens...

LA MERE : C'est ma faute aussi. Quand je t'aperçois, je crie : « C'est Mektoub qui arrive ». Je ne sais pas pourquoi, ça me vient toujours comme ça.

LE FILS : Mektoub ça veut dire DESTIN.

YEHIA, *haussant les épaules* : Monsieur Mektoub en personne. Le destin qui vient m'enterrer vivant. Alors des questions aujourd'hui ? Des suspicions ?

LE FILS : Vous avez avancé dans les interviews ? Vous avez travaillé ? (*Yehia secoue la tête tandis que la mère acquiesce.*) Tu as raconté les vacances à Domino avec Lulu ?

LA MERE, *tendant une liasse de feuillets* : Tout est là. J'ai d'abord pris en sténo et ensuite j'ai transcrit. Tu vois qu'on ne fait pas rien. Ce ne sont pas les vacances, ici.

LE FILS : Si tu le dis.

LA MERE : Et puis ton père a quelque chose à te montrer.

YEHIA, *sortant une boîte à chaussures pleine de photos* : Si ça peut faire le bonheur de monsieur l'écrivain. (*Lui tendant les photos au fur et à mesure*)  
Yehia et Lulu au bord de la plage, Yehia et Lulu avec les deux filles de commerçants, nos conquêtes féminines qui nous fournissaient pain et fromage. Lulu en haut d'un arbre. Quel singe ! Il avait déjà l'air vieux avec ses oreilles pointues. Vieux ou démodé. Il n'a pas changé. Yehia et Lulu en maillots près d'un phare et là-dessus...

LE FILS : C'est drôle là-dessus tu ressembles à quelqu'un que je connais. Ou c'est lui qui te ressemble plutôt.

YEHIA : Qui ça ?

LE FILS : Un ami. Abdel Aziz. Il a fait les peintures chez moi.

YEHIA : C'est ton ami ou ton peintre, ça je ne comprendrai jamais. (*Un temps.*)  
Et voilà le prince : Al Zeller en personne.

LE FILS : Montre.

YEHIA : Champion suisse et d'Europe de catch. Un gars du tonnerre. Un sacré sportif. Un type avec le cœur sur la main.

LE FILS : Mais tu m'as dit qu'il...

YEHIA : Qu'il était de la jaquette, c'est ça. Mais il est toujours resté très correct avec Yehia et Lulu.

LE FILS : On dirait Rudolph Valentino.

YEHIA : C'est une photo des années 30. Il avait vingt ans de plus à Domino, quand on s'est connus.

LE FILS, *lisant* : « A l'ami Yehia. Bien sportivement. Son fidèle ami. Al. »  
Incroyable.

LA MERE, *qui était sortie surveiller son rôti, revient dans son tablier de ménagère et crie* : C'est prêt !

YEHIA : Sur ce, le comte ému lui rendit son fils et lui pelota le cul.

LE FILS : Ce qui veut dire ?

YEHIA, *sans qu'on sache s'il parle de la photo ou de la mère* : Débrouille-toi avec ça.

#### 4. La Villa

*Phrase musicale rappelant le début de la pièce. Là où dansait l'enfant, une benne pleine de gravats derrière laquelle se tient un ouvrier. Il est grand,*

*sec, arabe. Il travaille quelques instants, se fige, scrute du côté d'où on entend des pas. Quand le fils apparaît, il se détache de la benne, il a un pantalon blanc sali, il se touche le sexe.*

L'OUVRIER : Labes mon frère, cigarette ?

LE FILS : Tu demandes ou tu offres ? Non, je plaisante. Tiens. Tu veux aussi du feu ? (*Leurs mains se serrent sur le briquet. L'ouvrier rejette la tête en arrière, crache un jet de fumée blanche.*) Tes mains sont pleines de plâtre. Tes mains sont gantées de crasse. C'est drôle de te trouver ici, devant cette maison. La maison de l'allée des Hêtres.

L'OUVRIER : Je travaille.

LE FILS : Quand j'étais môme, j'imaginai que je rentrais dans cette villa mystérieuse, que je vivais là des aventures dignes des *Mille et une Nuits*. Aujourd'hui, je traverse l'allée des Hêtres comme si rien n'avait changé. Je vais retrouver mes élèves dans mon ancien lycée. Un professeur avec un cartable d'écolier ! (*Un temps.*) Oui c'est étrange pour moi de voir brusquement cette maison ouverte aux quatre vents, comme envahie par... par ?

L'OUVRIER : Ahmed. Ismi Ahmed.

*Le fils s'essuie le visage comme si l'autre venait de lui cracher dessus.*

LE FILS : Je suis enchanté. Il y a trente ans, tout le monde s'appelait comme ça, Ahmed ou Mohamed. Mon père dirigeait des travaux dans cette petite ville. Parfois, surtout l'été, il m'emmenait sur les chantiers. Des hommes éventraient des trottoirs et faisaient jaillir l'eau des conduites souterraines. Avec leurs mains pleines de terre, ils me pinçaient affectueusement la joue, ils disaient *il est beau il est de chez nous*, j'avais l'impression que mon père voulait m'abandonner entre leurs mains. Je ne sais pas s'il avait conscience d'exposer mon petit corps de gosse à tous ces types ou s'il pensait juste qu'on peut pardonner.

L'OUVRIER : Pardonner ? Pourquoi pardonner ?

LE FILS : Mon père est malade, tu comprends. Il va crever.

L'OUVRIER : Je comprends oui, et j'appelle l'aide de Dieu sur lui. (*Un temps.*) Moi mon père c'est un héros de la guerre. Le plus jeune, le plus courageux. Mais dans mon pays, il n'y a plus d'argent. Même pour les descendants de l'Indépendance. Ouvrier mon père et moi ouvrier. Regarde, c'est un grand chantier mais je suis tout seul. Aujourd'hui l'équipe travaille ailleurs, à Romainville ou à Drancy. Je suis venu terminer de déblayer les gravats, de poser des prises, d'enduire les murs. J'ai beaucoup travaillé. Je me suis arrêté devant la benne, j'ai rêvé un moment dans ma fatigue et je t'ai vu.

LE FILS : Moi aussi j'ai rêvé et te voilà. (*Il touche l'ouvrier.*) Tu as un accent terrible. Ton accent bande dans ta bouche et me gicle dessus. Tu as un étrange sourire qui me met à genoux. Tes lèvres sont violettes presque noires. Quand tu

parles, je suis en contact avec la chair douce, chaude, musquée du mot zob. Dans l'allée des Hêtres. Dans ma bouche.

L'OUVRIER, *timidement* : Faut pas faut partir.

LE FILS : Imagine que ton bassin va et vient comme s'il baisait une chatte. Imagine. Tu me tiens par les oreilles que tu caresses avec tes pouces rugueux, je suis coincé entre la benne et tes cuisses dures, je gémiss pendant que tu me forces, que tu me presses, que tu me tyrannises... Ou alors, tu as peur qu'on nous voie. Si si. Quand je m'approche de toi, tu rigoles bêtement, tes cils de biche battent l'air, tes cils de gazelle. Tu me proposes de visiter la maison puisqu'il n'y a personne pour nous voir, n'est-ce pas ? Tu prends ta brouette et me fais signe de marcher devant. Si si. Allez. Quand je suis sur le seuil, tu te colles contre moi et m'embrasses dans le cou. Tu baisses mon pantalon d'un coup (*Il baisse lui-même son pantalon...*) et je sens le soleil sur mes fesses. Tu les écarter, tu y passes le bout de ta langue tendue. Je gémiss d'autant mieux que je ne te vois pas. Tu comprends ? Ce que je vois, c'est l'espace intérieur de la maison, sombre et traversé de part en part de câbles, de poutres et de rais de lumières. Tu bouges contre moi. Tu me travailles suffisamment pour m'assouplir. Tu me prends aux épaules et ton sexe s'immisce, ton sexe me pénètre, me transperce, me défonce jusqu'aux couilles... Ou alors non, je n'aime pas la brutalité, je me dérobe, je veux la suite nuptiale ou rien.

##### 5. Salon des parents et chambre du fils

*Sonnerie aigrette dans le salon des parents. La mère s'essuie les mains dans son tablier, enlève sa boucle d'oreille. Le plateau de la chambre du fils restera dans le noir durant la sonnerie et la première réplique de la mère.*

LA MERE : Allô. Allô Allô. Mon chéri ?

LE FILS : Il se fout de ma gueule ou quoi ? Il a inventé cette histoire de Domino exprès ? Et d'abord le catcheur, comment il sait qu'il était pédé ? J'ai l'impression qu'il ment et que tu l'aides à mentir.

LA MERE : Tu sais, il n'y a rien que tu ne saches déjà. Il n'y a pas de mystère, il n'y a pas d'histoire. J'ai rencontré ton père sur les bords de Marne à seize ans, ensuite il est allé faire sa guerre, il est revenu pour se marier, rien d'autre. Ton père ne cache rien. C'est un homme simple.

LE FILS : C'est un rescapé catastrophique. A son retour d'Algérie, tu as récupéré un déglingué affectif. Pour toi, la guerre ça n'était qu'un ralentisseur temporel, un empêchement dans ton histoire d'amour. Tu t'es empressée de l'oublier. Mais pas lui. (*Un temps.*) Tu as toujours été doué pour le bonheur. Tu n'as jamais voulu voir les choses en face.

LA MERE : Je connais mon homme.

LE FILS : Mais la guerre, ça tu n'y étais pas.

LA MERE : Mais pourquoi, qui ça intéresse ?

LE FILS : Moi. Ca m'intéresse moi. Si je ne veux pas devenir dingue. J'ai besoin de son secret. J'ai besoin de ce secret pour ne pas me mettre à tuer dans la ville, pour ne pas m'engager dans une milice, pour cesser de caresser le projet de me convertir à l'Islam ou de me taper tous les mecs des foyers, pour arrêter d'avancer en terrain ennemi déguisé en agent du Mossad pédé. J'ai besoin de ce secret. Même s'il doit tuer Yehia ton mari et mon père. Même si je dois lui ouvrir la cage thoracique pour fouiller son poumon juif et lui enlever ce qui lui reste de souffle. J'en ai besoin.

LA MERE, *minaudant* : Je n'aime pas quand tu parles comme ça.

LE FILS : Je veux savoir.

LA MERE : Bon. Bon. Je lui poserai des questions plus... précises. Pour te faire plaisir. Hein, mon chéri. Hein, mon poulet. (*Mimique agacée du fils.*) De toute façon, on continue les interviews. La semaine prochaine, on attaque l'Algérie.

LE FILS : C'est ça. A l'attaque.



## SECOND TABLEAU

« Marabounta »

### *1. Chambre du fils*

*Trois coups fatidiques à la porte. Le fils se lève et va ouvrir.*

LE FILS : Tiens mon spectre ma dette, le sieur Abdel Aziz en personne.

ABDEL AZIZ, *faisant comme chez lui, posant son journal etc* : Monsieur Madame, bonjour.

LE FILS : Tous les Arabes que je touche deviennent transparents, c'est comme une malédiction. Je croyais que je ne te reverrais jamais. Tu étais passé où ?

ABDEL AZIZ : Chez mon frère, en Allemagne.

LE FILS : Ton frère. Il va bien ? Tu aurais pu me prévenir. Enfin bon, au point où on en est de toute façon. Tu as faim ?

*Abdel Aziz est déjà installé à table et attend.*

LE FILS : Oui apparemment. Question idiote. Tu sais comment je t'appelle quand tu n'es pas là, quand je suis énervé contre toi, quand il n'y a que les murs de ma chambre pour avoir des oreilles et m'entendre ?

ABDEL AZIZ : Tu m'appelles Abdel Aziz Ahmed Saleh le gentil.

LE FILS : Je t'appelle La Marabounta. C'est une expression qu'emploie ma mère.

ABDEL AZIZ : Ah j'aime beaucoup ta mère.

LE FILS : Tu la connais à peine. Laisse ma mère tranquille de toute façon.

ABDEL AZIZ : J'aime beaucoup ta famille. Si tu as une sœur, je fais le mariage.

LE FILS : Je me bouche les oreilles. Je ferme mon cœur à ta perversité d'enfant des basses classes. Je continue mon explication, pour moi-même, comme tout le reste avec toi. Toujours faire semblant d'être à deux, quand je suis seul avec un spectre dévoreur... La Marabounta, c'est une expression qu'emploie ma mère pour évoquer une troupe d'invités. Des invités qui mangent bien. C'est une expression de fête pour elle.

ABDEL AZIZ : J'aime beaucoup la fête.

LE FILS : Mais en réalité La Marabounta désigne une horde de fourmis qui ravage tout sur son passage. La Marabounta envahit et détruit. C'est ça le vrai sens du mot.

ABDEL AZIZ : Heu heu monsieur.

LE FILS : Oui comme tu dis. Si tu pouvais m'expliquer pourquoi tu n'as que la peau sur les os alors que tu ne cesses de manger. (*Il est effectivement en train de dévorer un plat que lui a servi le fils.*) Si tu pouvais m'expliquer pourquoi je me sens obligé de payer une dette contractée ailleurs et par quelqu'un d'autre que moi. Une dette comme une maladie héréditaire, une monstrueuse addition de chiffres arabes que je paye à la fois et renouvelle en couchant avec toi, avec tous, en payant pour avoir le droit de *donner du plaisir*. Si tu pouvais parler, spectre.

ABDEL AZIZ : Blablabla. Tu parles bizarre.

LE FILS : Je cherche à comprendre.

ABDEL AZIZ : Tu achètes les cassettes porno ?

LE FILS : Pourquoi, tu as envie ?

ABDEL AZIZ : J'ai besoin.

## 2. Salon des parents.

### *Le matin, au petit-déjeuner.*

LA MERE : ...et donc tu en étais resté à l'épisode de Casa...

YEHIA : C'est ça. Mon séjour au Maroc. En août 52, j'ai été envoyé en délégation par la famille pour récupérer une cousine qui s'était enfuie de chez sa mère. J'imaginai passer un mois de vacances, mais au bout de quelques jours la tante qui m'hébergeait m'a clairement déclaré qu'elle ne comptait pas me nourrir à l'œil et m'a jeté sur le trottoir avec mes affaires, c'est-à-dire ma brosse à dents et mes chaussures de foot. J'ai passé quelques jours à dormir dans la rue. Finalement j'ai trouvé un cousin dans le bottin, garagiste à Casa, qui m'a

embauché. Mon domicile est devenu l'intérieur spacieux des voitures américaines, et pour me nourrir je partageais mes repas avec les autres mécaniciens. On travaillait nuit et jour. Mon seul revenu, c'était les pourboires qui ne permettaient pas grand-chose. De temps en temps, le cousin m'emmenait au restaurant et au hammam. C'était un célibataire. Un beau gars champion de lutte gréco-romaine. J'ai oublié son nom...

### 3. *Chambre du fils*

LE FILS : Allô, oui c'est moi. Non, écoute je viens de lire le passage sur Casa, ça n'est vraiment pas possible. Le catcheur et maintenant le champion de lutte. Mais enfin, je ne sais pas ce qu'il imagine, ce n'est pas du tout ça qui m'intéresse. Moi, j'aimerais savoir... Non, je ne me m'énerve pas, je sais bien que tu n'y peux rien, mais est-ce que c'est vraiment la vérité, ça comment savoir ? On dirait qu'il délimite exactement le contour de ses souvenirs. Qu'il les choisit en fonction de moi. Je suis censé faire un bouquin avec ça ?

### 4. *Salon des parents*

YEHIA : Ah oui, ça me revient, le cousin s'appelait Georges. J'allais le voir à l'entraînement. Le dimanche, nous nous rendions à la plage de Fédala. On draguait les filles.

LA MERE : Et ?

YEHIA : J'ai fini par rencontrer une Française qui habitait au nord de la ville avec ses parents. Elle était lycéenne, allait passer son bac. Je suis entré en contact avec elle dans un jardin où elle lisait. Maintenant je ne me souviens plus des détails. Je crois bien qu'elle était brune et plutôt gentille. Je lui avais tapé dans l'œil.

LA MERE, *visiblement blessée* : Tu ne m'avais jamais parlé de cette...

YEHIA : Tu t'imagines toujours que je te raconte tout. (*Un temps.*) Oh je t'en prie, il y a prescription.

LA MERE : On passe. Je ne crois pas que ça intéresse beaucoup ton fils de toute façon.

YEHIA : Qu'est-ce qu'on en sait ? Est-ce qu'on sait pourquoi je dois raconter ma vie ? J'ai l'impression d'être sous les ordres d'un tyran. Bienvenue dans la maison des esclaves.

### 5. *La Villa*

LE FILS : Seigneur, épargnez-nous la tentation... Sale animal au pied !

L'OUVRIER : Non.

LE FILS : Et délivrez-nous du mal. (*Un temps.*) Tu restes posté là comme une vigie. On dirait que tu m'attends. Quelqu'un doit te libérer. Et ce quelqu'un c'est moi.

L'OUVRIER : Laissez-moi...

LE FILS : Je suis ton énigme et tu dois me résoudre sous peine de mort.

L'OUVRIER : Partez.

LE FILS : Je suis le maître de l'allée, j'ai la force du territoire pour moi. Tu es troublé peut-être. Quoi ? Tu me montres les dents ?

L'OUVRIER : Dieu !

*Durant la réplique suivante, l'ouvrier aura l'air de souffrir sans pouvoir parler. Le comédien jouant le fils pourra inventer tous les jeux de scène, du moment qu'il ne mime pas ce qu'il dit.*

LE FILS : Je mets ma main sur ton sexe qui se dresse malgré toi, je m'agenouille là, dans l'allée, tu ne sais pas quoi faire de tes mains, tu es désavoué par ton sexe avec lequel j'établis un contrat pendant que tu trembles au-dessus de nous, je suis le maître de ta bite, je te retourne et te lèche les fesses, le maître de ton trou si je veux je te baise, je glisse un doigt pendant que ton pantalon blanc de peintre ton bleu d'électricien ton sarouel de bédouin glisse sur tes chevilles ou alors (*Il sort un pistolet et fait feu.*) je serais armé et je ferais feu pendant que tu jouis.

*L'ouvrier s'écroule.*

## 6. Salon des parents

LA MERE : Alors ?

YEHIA, *excédé* : Alors... alors... Je suis arrivé à Oujda au beau milieu des émeutes qui venaient d'éclater. Un matin, en allant faire des courses avec la fameuse cousine, nous sommes passés devant une pharmacie et à ce moment-là une bombe a explosé à l'intérieur. La vitrine a volé en éclats. Des gens hurlaient. Nous avons couru à toutes jambes. J'ai quitté Oujda en état d'insurrection.

LA MERE : Et ta cousine ?

YEHIA : Elle est rentrée six mois plus tard, de son plein gré.

LA MERE : Finalement tu n'avais servi à rien.

YEHIA : Exactement. Merci de le faire remarquer. Bref, en 1963, j'ai revu mon cousin dans son nouveau garage, à Argenteuil. Nous avons échangé quelques souvenirs. Je ne suis jamais retourné à Oujda. C'est peut-être ma ville d'origine mais je ne l'ai pas aimée.

## 7. La Villa

*Le fils se penche fasciné, puis, semblant se réveiller peu à peu, il regarde effrayé l'arme et le blessé.*

LE FILS, *implorant* : Si tu meurs, c'est fini. Je ne veux pas. Pardon pardonne-moi pardon, je passerai ma vie à réparer mon erreur, je vais te payer un nouveau pantalon, laisse-moi lécher ta plaie oui hum, j'ai beaucoup d'argent tout pour toi, je oh je, appelle-moi biquet plume d'ange Laura Hannah Caroline, tu vas me défoncer la chatte dans les troènes (*L'ouvrier se réveille et a un mouvement de recul...*) ou alors ça va trop vite pour toi ? Ecoute, on entend les oiseaux pépier au-dessus de nos têtes, le vent bruire dans les palmiers, tu es tellement beau tu es tellement arabe tu mérites d'être le prince de cette villa, nous allons tuer les patrons, on les enterre dans le jardin ça fera de l'engrais. (*L'ouvrier gémit. Le fils le prend dans ses bras, le berce.*) Mon petit, mon bébé. (*Il gémit encore.*) Ta gueule tu ne fais pas un effort pour m'aimer je m'en fous, il en restera toujours assez pour ce que j'ai à faire oui ça, tu peux toujours gueuler tu banderas mieux mort. Je suis le maître de l'allée, j'ai le pouvoir du territoire, appelle-moi sidi en toute simplicité et baisse ton froc. (*Un temps. Puis, sur le mode délibératif.*) J'hésite à réclamer la suite nuptiale ou à te sacrifier avec une truelle un marteau une scie circulaire. Je veux fabriquer plein de trucs avec toi mais par où commencer ?

## TROISIEME TABLEAU

« Dans la brume »

### 1. *Chambre du fils*

LE FILS : J'étais arabe. J'étais un génie arabe. J'étais né par la poste. Mon père n'a jamais dit autre chose que *ton fils*, il n'a jamais voulu me considérer comme légitime, ni même présent. Sa plaisanterie préférée, c'était de dire que ma mère avait fauté avec le postier. Je ne dis pas que j'y croyais. Ni le contraire. Je caressais cette possibilité comme un exotisme. Dans notre petite ville, quand je croisais de jeunes et beaux facteurs sur ma route, j'imaginai que j'apparaissais tout formé d'entre leurs cuisses. D'autres fois, je me sentais sorti d'une boîte aux lettres qu'on aurait frottée comme une lampe merveilleuse. (*Un temps.*) Je me souviens d'un matin où, sous prétexte de démarches administratives, mon père m'a emmené dans un parc près d'une mairie. Nous nous sommes promenés là. Il faisait bon. C'était presque l'été. J'avais onze ans peut-être. Tout à coup mon père m'a désigné la grille du doigt et m'a demandé si je pourrais la franchir, voler par-dessus comme un oiseau. J'ai dit *non, impossible*. Alors il m'a raconté que des années auparavant, à mon âge, il s'était trouvé dans ce parc quand des Allemands avaient investi l'endroit et fermé les portes et s'étaient mis à mitrailler et à capturer les promeneurs. Mon père a réussi à s'échapper en escaladant la haute grille. Ceux qui sont restés à l'intérieur ont été arrêtés, la plupart ont été déportés et sont morts en camps dans les semaines ou les mois suivant ce matin de promenade. Mon père a conclu avec cette phrase expérimentale : « Ce matin-là, tu as failli ne pas naître. »

### 2. *Salon des parents et chambre du fils.*

YEHIA : Il se sert de sa douleur comme d'un bâton, d'un fouet, d'une gégène. Comment est-il devenu mon fils mon tortionnaire ?

LE FILS : Il se sert de sa faiblesse pour effacer une histoire sous une autre et se taire.

YEHIA : Il refuse d'être autre chose qu'un fils.

LE FILS : Il refuse d'affirmer son crime de paternité. Je suis l'enfant à perpétuité.

YEHIA : Je suis le père qui ne sera pas remplacé.

LE FILS : Il a refoulé ses peurs et son passé d'enfant juif.

YEHIA : Il imagine ce qui n'a pas été. (*Un temps.*) Il a des souvenirs inventés.

LE FILS : Il m'a refoulé moi aussi comme si j'étais une mémoire, une faute, un ennemi.

YEHIA : Il aime se déshonorer.

LE FILS : S'il m'avait envisagé comme une possibilité issue de lui, il en serait mort.

YEHIA : Mon fils. Qui es-tu ?

LE FILS : Je suis *l'enfant qui ne naîtra pas*, je suis l'enfant inattendu et pourtant né, je suis là, m'érigeant comme mémoire, comme faute, comme ennemi.

### 3. *Chambre du fils*

LE FILS : Je n'arrive pas à dormir. Raconte-moi encore une fois.

ABDEL AZIZ : Quoi ?

LE FILS : Ton arrivée jusqu'à moi. Ton périple en train jusqu'ici.

ABDEL AZIZ : C'est un mauvais souvenir pour moi.

LE FILS : Tu veux que je raconte à ta place ? Je fais comme si j'étais Abdel Aziz, d'accord ?

ABDEL AZIZ : J'écoute mon histoire. C'est bien.

LE FILS : Quand j'ai rencontré Abdel Aziz, j'ai hésité longtemps avant de l'aborder. Il m'a demandé quinze euros pour une baise rapide et déprimante. Il a empoché mon argent sans compter. Je croyais que nous en resterions là. Mais contre toute attente, il s'est mis à parler.

ABDEL AZIZ, *lui donnant une tape tandis que le fils rit de sa blague* : Commence l'histoire.

LE FILS, *riant encore sur les premiers mots puis de plus en plus grave* : Un jeune égyptien, trois compagnons d'infortune, la Roumanie. Un passeur les conduisant de nuit à la gare. Un wagon de marchandise qui s'ébranle avec sa contrebande humaine. Le wagon roule longtemps, longtemps. Nous sommes accroupis sur des meubles avec juste la place de nous tenir, coincés entre les armoires et le haut du container. On est en hiver, il fait froid. (*Bruitage de train.*) Nous dormons tordus. Nous dormons peu, ballottés par les cahots du train. Nous pissons dans des bouteilles et déféquons entre les meubles, dans le vide, comme des singes perchés. Chaque fois que le train ralentit ou s'arrête pour un contrôle, au passage des frontières, nous – les hommes – tremblons et faisons silence. Parfois c'est la nuit noire. Parfois, au petit matin, par un trou percé dans la paroi, je contemple un pan de gare dans la brume, une pancarte à lettres romanes, un morceau de visage. Le passeur avait promis un court voyage. Au bout du sixième jour, nous n'avons plus une goutte à boire, plus rien à avaler. A force d'être restés accroupis, nous ne sentons plus nos membres. Nos vêtements collent, nos yeux collent, nos lèvres sèches crèvent en plaies sanguinolentes. Un des hommes, un garçon de seize ans, a fini par trouver une bouteille encore pleine. Il en boit, puis se met à pleurer en comprenant qu'il a avalé son urine. (*Bruitage du train qui freine.*) Brusquement le train s'arrête. Au dehors, des voix françaises. Précipitamment, on décide de casser le plancher du train pour sortir. Nous rampons quelques minutes sur les rails avant de pouvoir nous relever. Nous nous regardons hébétés. Nous avons les cheveux hirsutes, la peau jaune, les yeux injectés de sang. Nous n'arrivons pas à nous reconnaître. (*Un temps.*) Abdel Aziz ? Mais, tu dors ?

*4. Salon des parents et chambre du fils (ce dernier plateau uniquement éclairé pour les répliques du fils)*

YEHIA : C'était fin juin 54. J'ai pris le train à la gare de l'Est. A mon arrivée, avec d'autres, je suis monté dans un camion militaire et là, finie la liberté ! Casernement, chambrée, entraînements. Après avoir fumé la première cigarette de ma vie, j'ai été malade comme un chien. Il a fallu me ramener à la caserne pour y être admis à l'infirmerie. Je n'en suis plus sorti. J'ai tellement plu au médecin capitaine qu'il a fait de moi son secrétaire particulier.

LE FILS : C'est reparti. Maintenant le capitaine.

LA MERE : Je crois qu'il serait temps d'aborder...

LE FILS : Le principal.

YEHIA : Parce que ma première cigarette, mon cancer des poumons, on s'en fout c'est ça ?



LA MERE : Vous me rendrez folle tous les deux. Si je n'avais que ça à faire de la journée... On disait donc ?

YEHIA : On disait que c'était le début de la fin. Le début de la guerre, si tu préfères. Dans la caserne, il y avait du mouvement. On faisait l'inventaire du matériel. Je pensais bien qu'il se préparait un départ, peut-être un escadron sur quatre y passerait. Nous faisons des pronostics, pour nous occuper et tromper l'angoisse. Mais finalement la nouvelle est tombée : c'est tout le régiment qui devait partir. Suppression de toutes les sorties, obligation de passer chez le coiffeur pour se faire tondre, et nous attendions le départ sans en connaître la date. Enfin, en juillet 55, on nous embarqua, ainsi que le matériel, dans des trains de marchandise. Les wagons furent fermés... Les wagons... furent fermés à clef... (*Yehia verse sa larme.*) pour éviter les désertions... et donc nous sommes arrivés à Marseille où, gardés comme des prisonniers, nous avons embarqué sur le bateau en partance pour Alger.

## QUATRIEME TABLEAU

« Colonie »

### *1. La Villa*

*Il y a de l'agitation autour de la maison. Des ouvriers s'affairent et la transforment en un petit palais à colonnettes, pitons décoratifs, arabesques de stucs. Certains sont juchés sur des échafaudages et la passent au blanc, d'autres décorent une terrasse de beaux carreaux bleus. Dans le jardin se dressent progressivement de grands palmiers, des cactus géants, des fleurs mauves au parfum enivrant. Musique arabe.*

LE FILS, *portant une robe aux tons printaniers, une ombrelle à la main :* J'ai toujours aimé cette Villa Alger. *(Il avise un homme qui coupe des fleurs.)* Mais tu n'es pas mon amant toi, c'est quoi ces dents cariées pour me sourire, caricature va ! *(Il lui assène un coup de bottine qui le fait hurler. L'homme tient la note tandis que le fils continue sa promenade.)* Que vois-je ? La terrasse envahie de sarouels ? Mais qu'est-ce que c'est que cette invasion, occupation, infestation. Je vous écrase, je tords, j'arrache, je sors ma bombe de fly-tox *(Il pulvérise un peu au hasard dans le jardin, comme s'il parfumait un intérieur.)* Ou alors non : le grand jeu, les cafards à la cuisine, bouillis dans la marmite, en hors-d'oeuvre variés, ou dans une cuve d'acide ou dans la culotte d'un zouave. Orchestre, délégation officielle, soir de fête, c'est plus poétique. Ma robe est décolletée, sombre, avec des bijoux faits dans une boutique juive, les diamants viennent d'Anvers, c'est chic. *(Un temps.)* Mon ouvrier ! *(L'ouvrier se tient sur le perron, portant un costume militaire kaki et un turban. Le fils le rejoint.)* Oh mon chéri, quel panorama mais c'est merveilleux on découvre la ville entière. Le quartier de Belcourt tu dis, c'est beau comme nom, tout est beau avec toi mon fellouze mon larbi oh oui et la grande rue d'Isly, comme tu parles bien

français mon salaud, que des noms bien de chez nous. Si je veux être vulgaire si je veux être une pute ? Oui vas-y mon loup, tape dans le gras et oh mais ces bateaux toutes ces lumières dans le port ce feu d'artifices ces trouffions oui attend oui oh.

## 2. *Salon des parents*

LA MERE : ... et puis tu ne m'as jamais raconté ton arrivée là-bas, tes premières impressions...

YEHIA : En arrivant dans le port d'Alger, après trente-six heures dans les cales du bateau, nous avons mangé notre premier couscous sur de grandes planches posées sur des tréteaux, à même le quai. On venait de nous distribuer notre popote.

LA MERE : Un couscous !

YEHIA : Oui, c'est ce que j'ai pensé aussi, mais crois-moi j'ai vite déchanté. La nourriture était infecte. C'était vraiment un séjour au rabais. Comme occupation, nous jetions des pièces dans la mer et les petits Arabes plongeaient pour les récupérer. C'était le soir et la ville était illuminée...

LA MERE : Illuminée ? C'était beau ?

YEHIA : Beau. Très. Malheureusement. Je crois me souvenir d'un feu d'artifices mais comment pourquoi, impossible de me le rappeler. En fin de soirée, j'étais tellement assoiffé que j'ai bu à une fontaine publique, c'est peut-être là que j'ai attrapé des amibes, ou plus tard. Vu les conditions sanitaires, j'aurais pu attraper la maladie des centaines de fois. En tout cas, j'ai eu une chiasse terrible...

LA MERE : C'est délicat !

YEHIA, *pris dans son récit* : J'avais l'impression d'une foule qui grouillait à l'intérieur de moi, tout comme sur les quais. Mon corps colonisé, pris par des bestioles, mangé de l'intérieur.

LA MERE : Mon dieu !

YEHIA : On a levé le camp sans crier gare. Départ en camion pour Constantine. A notre arrivée, nous étions épuisés. Nos yeux collaient de sommeil. On nous a réunis dans une sorte de hangar pour nous apprendre qu'un char s'était retourné, victime d'un attentat et qu'il y avait trois morts. Ils ont précisés que les types avaient été égorgés. Après quoi on nous a distribué des armes avec des munitions et là, force a été de constater que nous étions à la guerre.

## 3. *La Villa*

LE FILS : *Ou alors les cafards me violent pourquoi pas. C'est bon si c'est dégoûtant. Allez ! Tout le monde baise son sarouel sur la terrasse. Toi tu m'as m'a trahi, tu me présentes tes amis, tu dis (il change de voix et c'est l'ouvrier qui articule.) « Ma colonie te baise » et je feins de tourner de l'œil, je me fais soulever la robe presser les seins, je dis appelez-moi Joséphine Catherine Christina (jouant la vamp' avec les ouvriers qui le soulèvent façon ballet et l'étendent sur un grand établi.) J'ai mes Anglais mes ragnagnas mes périodes, prenez-moi par derrière les gars ah ah ! (Sur un rire) Oh mais c'est dur comme des canons de mitraillette et ça gicle là-dedans faut voir ! C'est un attentat c'est impudique. Tous ces zobs calibrés comme des courgettes des bananes. Je suis quand même la proprio. Un peu de respect, on me baise DANS L'ORDRE (Les ouvriers rigolent en lui arrachant sa perruque.) Quelle razzia, Mon Dieu, oh oui oh, traitez-moi de fausse blonde, traînez-moi dans un bouquet d'Aloès, j'ai affaire à des spécialistes, messieurs, je deviens le théâtre d'une opération d'envergure, c'est la razzia dans mon cul, je me sens vraiment sollicité, je vais jouir ! (Mais brusquement débarquent des soldats avec leurs chars d'assaut. Ca mitraille dans tous les sens. Le fils se relève effaré parce que plus personne ne s'occupe de lui, il remet ses chaussures, ajuste sa perruque, titube dans le jardin au milieu des uniformes qui le bousculent.) Tout ce gâchis m'écœure, ça va durer longtemps cette comédie ?*

L'OUVRIER, *bloquant la sortie* : Vous avez votre laissez-passer ?

*Pour toute réponse, le fils l'embrasse fougueusement tandis qu'une grenade explose sur la terrasse, que les tentures flambent, que des membres, des têtes pleuvent sur le jardin.*

LE FILS : C'est ça mon laissez-passer.

## CINQUIEME TABLEAU

### « Spectre »

#### *1. Chambre du fils*

LE FILS : En 1976, ma mère est allée passer un week-end en Hollande avec une amie. C'était une situation un peu inhabituelle, ma mère nous laissant, Yehia et moi, mais pourquoi pas. A l'époque, je ne pouvais pas imaginer qu'il s'agissait d'une histoire de spectre. Quand ma mère est revenue le dimanche soir, elle a tiré de son sac un foulard bleu et blanc avec des motifs de moulins à vent, quelque chose qu'on voit généralement sur les assiettes. Ce n'était peut-être pas un foulard, mais une serviette. J'ai seulement le souvenir d'avoir reçu le cadeau. Ensuite il a complètement disparu. Ce n'est que quelques années plus tard que, soudainement, m'est apparue l'étrangeté de cette escapade à Amsterdam. J'ai demandé des précisions à ma mère. Assez froidement, elle m'a expliqué qu'il s'agissait de faire passer un enfant non désiré. C'est ainsi qu'est né le mythe de mon frère. Mon petit frère, mon cadet mort-né dans un week-end. La serviette est devenu un suaire. Le voyage un enterrement. Ma mère m'a ainsi évité de baiser ma propre race, mon propre sang. Parce que c'est ce que j'aurais fait. A coup sûr.

#### *2. Salon des parents*

YEHIA : A Constantine, j'ai pris mes fonctions à l'infirmerie. Je dormais au milieu des médicaments, des pansements, des relents d'éther. J'accueillais les malades, même la nuit. Je souffrais moi-même beaucoup à cause des amibes, si bien que je me servais dans l'armoire à pharmacie et je me bourrais d'opiacées. Quand il y avait un cas grave, je réveillais le médecin et nous l'emmenions directement à l'hôpital, sous escorte, un char devant, un char derrière. Dans

l'ambulance, nous étions armés jusqu'aux dents. Nous faisons aussi de l'assistance aux civils arabes. C'est là que j'ai vu des malades du cancer, avec des tumeurs énormes...

LA MERE : Est-ce que tu crois que les douleurs de ton fils (*Elle montre son propre ventre.*) ont un rapport avec ça ?

YEHIA : Lui ! Tu parles. C'est un malade imaginaire. Pas malade lui, jamais. Il veut juste attirer l'attention. Il a toujours voulu se faire valoir. A tes yeux surtout. A tes yeux.

LA MERE : Tu es jaloux maintenant. C'est la meilleure. Ce n'est pas à moi qu'il réclame ses souvenirs. Ce n'est pas sur moi qu'il écrit un livre, ni sur ma famille, ça mes origines à moi, tout le monde s'en fiche. Je serais même la cinquième roue du carrosse dans toute cette histoire. Entre vous deux, j'ai à peine la place de me glisser.

YEHIA : Tu fais toujours l'innocente.

LA MERE : Je fais ce que je peux surtout. Tu m'excuseras de ne rien comprendre à vos histoires de guerre et d'Algérie. J'ai été élevée par les sœurs, je n'ai pour ainsi dire jamais été plus loin que les bords de Marne et je n'ai de cousines que dans le Limousin. Vos Arabes, ça m'échappe complètement.

YEHIA : Alors pourquoi tu insistes tellement pour que je te raconte des choses que tu n'as pas envie d'entendre et que je n'ai pas envie de dire.

LA MERE : Ah donc tu admetts que tu caches quelque chose.

YEHIA : Tu me fatigues. Tu m'épuises. Tu me tues. Le cancer n'a pas eu ma peau, mais c'était sans compter avec la sténodactylo que j'ai eu le malheur d'épouser. Une professionnelle (*Il imite sa façon de noter.*) Tu n'aurais pas fait un stage dans la gestapo, par hasard ? La prochaine fois que tu me proposeras un bain, je vais me méfier.

LA MERE : Ce n'est pas moi qui insiste, c'est ton fils. C'est ton fils qui parle à travers moi.

YEHIA : Tu es possédée ou quoi ? La mère, le fils. Quelle famille de dingues.

### 3. Chambre du fils

*Le fils tire un petit rideau qui laisse apparaître un tableau noir sur lequel on peut lire : Œdipe roi, Sophocle. Quelques mannequins d'enfants sur des chaises, positionnés de telle sorte qu'ils pourraient faire penser aux spectateurs.*

LE FILS : Notez bien la règle numéro un de la tragédie : rien n'a lieu pour rien. On oublie trop souvent le pourquoi de la tragédie du fils. Les dieux

punissent sans raison ? A tort et à travers ? Non, bien sûr : la faute du père, parfaitement, la FAUTE du père, voilà l'origine de la malédiction. Laïos, qu'on imagine toujours en vieillard, alors que c'est d'abord un méditerranéen dans la pleine force de l'âge, Laïos se promène sur son cheval, venant de Thèbes il rencontre en chemin un ENFANT, vous entendez bien, un enfant mâle qui s'appelle Chrysis mais peu importe son nom, c'est sans doute un beau jeune gars parce que le roi ne peut pas résister, il l'enlève et dans la foulée – celle de son fringant coursier – il le viole, le baise, le nique, le défonce, bref c'est un rapt amoureux. Œdipe, en tuant son père, ne commet pas une erreur. Il accomplit une *vengeance*. Laïos en violeur, je n'invente rien. C'est une variante que la plupart des versions omettent, allez savoir pourquoi. Fin du cours. Merci de votre attention.

#### *4. Salon des parents et chambre du fils*

LA MERE : Oh mais c'est Lucien. Comment vas-tu ?

LULU : Bien ma jolie. Et toi ?

YEHIA : Elle est radieuse. Elle nous enterrera.

LULU : Je vois que tu as bon moral. Quand ça ne va pas, c'est quand tu ne dis *rien*.

YEHIA : Je ne sais pas ce que tout le monde a contre moi en ce moment. On dirait presque que vous m'en voulez de survivre. Il n'y a pourtant pas grand-chose à hériter... à part ma dulcinée.

LA MERE : Dis donc, je ne suis pas un bibelot !

LULU : Tu chantes le chant du cygne depuis tellement longtemps. Cette vieille rengaine.

LA MERE : Martini, comme d'habitude ?

LULU : S'il te plaît.

*Sonnerie de téléphone. La mère décroche.*

LE FILS : Oui allô, c'est moi, j'appelle pour savoir où vous en êtes.

LA MERE : Je ne peux pas trop te parler pour le moment.

LE FILS : En résumé.

LA MERE : Nous avons presque terminé.

LE FILS : Comment ça, terminé ? Terminé quoi ?

LA MERE : Tu parles bien de la période de l'Algérie, c'est bien ça qui t'intéresse ? Dans ce cas, ça n'a pas été long, quelques feuillets, voilà, c'est fini. Ton père n'a pas dit grand-chose, enfin tu verras.

LE FILS : Mais comment ça ? Il n'a rien dit de... *spécial* ?

LA MERE, *à voix basse* : Tu veux parler du sexe ?

LE FILS, rugissant : Non ! Non ! Je veux parler des TORTURES.

*Noir brutal sur la chambre du fils.*

LULU : C'était le fiston ?

YEHIA : Tu ne sais pas ce que c'est. Et je t'envie.

LULU : Si nous avions pu avec Monique. Enfin je ne sais pas, remarque. Avec tout ce qui se passe dans le monde, je me demande si...

YEHIA : Dans le monde et dans la tête des enfants.

LA MERE : Oui oui. Allez.

LULU : Ca fait longtemps que je ne l'ai pas vu. Il est toujours professeur ?

*Yehia va pour répondre mais la mère le devance.*

LA MERE : C'est ça, oui, professeur.

LULU : Et quoi de nouveau dans sa vie ?

LA MERE : Rien de spécial. Rien du tout. Un désert.

## 5. *Chambre du fils*

*Le fils sur son lit, téléphone en main.*

VOIX DE KARIM (*annonce enregistrée.*) : Karim, j'ai vingt-cinq ans, j'ai baisé ma mère, je suis dominateur et je veux cracher maintenant.

LE FILS : Oh putain. (*Il tapote sur des touches qui font des bruits divers et amusants.*) Oui, allô Karim. Je t'ai entendu sur le réseau. Tu veux te chauffer au téléphone ?

VOIX DE KARIM : Je te préviens : je suis dominateur. Je cherche pas un truc tout doux gentil.

LE FILS : Je te suis parfaitement.

VOIX DE KARIM : Mon père est mort quand j'étais même.

LE FILS : Tu ne connais pas ta chance.

VOIX DE KARIM : J'ai baisé ma mère régulièrement entre treize et dix-sept ans. Elle aimait ça. Elle s'ennuyait toute seule. Elle est rentrée au bled maintenant. Elle est remariée.

LE FILS : Hum hum.

VOIX DE KARIM : Tu crois que je mens ?

LE FILS : Je m'en voudrais, avec la gaule que tu m'as mise.



VOIX DE KARIM : J'aime faire mal en baisant.

LE FILS : Hum hum.

VOIX DE KARIM : Je t'envoie à l'hôpital avec ma bite.

LE FILS : Hum hum.

VOIX DE KARIM : Et toi, c'est quoi ton kif ?

LE FILS : On est tout seul ? Il n'y a personne pour nous écouter ? On se lâche c'est ça ?

VOIX DE KARIM : Ouais.

LE FILS : Moi j'ai envie de me faire écarteler, atomiser, dépecer.

VOIX DE KARIM : Ouais.

LE FILS : Je voudrais que tu me transformes en pâtée pour chien, que je termine en casse-croûte pour ouvrier.

VOIX DE KARIM : Ah ouais.

LE FILS : J'imagine que tu fasses joujou avec mes glaouis, que tu me branches au courant et que tu allumes la lumière, que tu me crames jusqu'à l'os. Oh putain Karim, tu veux me réduire en bouillie ?

VOIX DE KARIM : Ben...

LE FILS : Tu es un vrai bourreau, tu m'excites, torture-moi.

VOIX DE KARIM : ...

LE FILS : Ouvre-moi avec un grand couteau et fais ta vie là-dedans. (*Un temps.*) Karim ?

*On entend la tonalité. Karim a raccroché.*

LE FILS : Karim ? (*Un temps. Il crie.*) Dégonflé !

## SIXIEME TABLEAU

### « Monsieur Madame »

#### *1. Chambre du fils*

*La mère faisant le ménage. Elle s'arrête devant une pile de disques, en sélectionne un et se remet à nettoyer la pièce au son de la musique ( thème de « Monsieur Madame ») Elle en arrive à l'armoire où elle découvre divers accessoires, des robes, des perruques, des chapeaux qu'elle essaye avec un plaisir visible. Danse arabe parodique devant la glace. Elle s'arrête, essoufflée.*

LA MERE : Mon fils est un pharaon. Mon fils est un fou. (*Elle rit.*) Il se sert de sa mère comme d'un ingénieur général, il l'utilise pour édifier la pyramide qui contiendra son corps momifié et celui de son père, tous les deux pour l'éternité, amen. Déjà enfant, il était original. Je me souviens qu'il avait l'esprit supérieur. Un jour, sa maîtresse d'école m'a convoquée pour me dire qu'il serait ministre ou président ou pire encore. Mon fils est un génie. On peut me croire parce que je suis objective. J'ai eu le temps de m'habituer et de voir ça de loin. S'il met des robes, s'il a des amants, ce n'est pas sexuel, ça je l'ai toujours dit. Non non. C'est parce que c'est un génie et que les génies font des choses qui nous échappent, à nous, son père, sa mère, les êtres humains normaux en général. Quand il avait cinq ans, je l'appelais petit Mektoub, sans savoir ce que ça pouvait bien signifier. Maintenant je commence à comprendre. Ça vient lentement, mais ça vient. (*Un temps. Souriant aux souvenirs en elle.*) Je lui disais : je t'aime comme un clou à ma fesse et son rire se déployait dans le jardin. Nous n'avions pas encore été chassés de la maison. Nous n'avions pas encore été recasés dans un appartement. Nous regardions *Aujourd'hui Madame* en sirotant du café au lait. Je ne veux pas me plaindre. Les revers de fortune, les aléas de la vie. Un bien pour un mal. C'est comme le goût de mon fils pour les ouvriers arabes. Au premier abord, je n'étais pas pour. Mais après tout, c'est beaucoup moins contraignant qu'une seule et unique belle-fille

pleine de préjugés. Ou qu'un chien. Ou qu'un python en laisse. Mon fils voit et comprend des choses que les autres ne comprennent ni ne voient. Il veut écrire un livre sur son père. Son père en Algérie. Ca je sais que ça n'est pas une très bonne idée. Mais je veux l'aider malgré tout. Mon fils prétend que je suis aveugle et sourde et que mon optimisme tuerait un régiment de parachutistes. Mon fils prétend que je suis pire qu'une mère juive, sans l'être. Mon fils prétend que je n'ai rien compris à mon mari et que je vis avec un infirme affectif sans le savoir. Mais moi je sais qu'au fond j'étais née pour être heureuse. (*Un temps.*) Mon fils n'est pas un saint. Du moins pas encore, mais je sens que chaque jour le rapproche de son destin. (*Petite révérence de communiante.*) Merci.

## 2. *La Villa*

*Des machinistes s'activent autour du décor. Ils transforment La Villa en maison de passe. Ils peuvent parler, faire des bruits de la vraie vie. Le fils, travesti, au milieu de tout ça. Chanson.*

### *Monsieur Madame*

Qu'il m'appelle mon chérie avec un e  
Qu'il m'épelle avec l'accent du bout du monde  
Qu'il me pèle de mes robes ou bien qu'il me  
Scandalise et me mette en blonde

J'aime oh j'aime mais c'est fou mais c'est fort  
Un égyptien ouvrier du Delta  
Un gars sexy de ces faubourgs du Nord  
Dans des culottes rieuses comme l'Alhambra

Qu'il m'appelle ma chéri avec un i  
Qu'il m'épelle avec sa voix si peu commune  
Qu'il me pèle de mes bas ou de ce qui  
Me perruque et me change en brune

J'aime oh j'aime mais c'est fou mais c'est fort  
Un souverain plus beau qu'un opéra  
Un doux vizir plus précieux qu'un trésor  
La taille plus fine qu'un brin de mimosa

Qu'il m'étreigne en mousseline ou en taffetas  
Qu'il me traîne jusqu'à l'autre bout du monde  
Qu'il m'entraîne dans la nuit ou bien qu'il m'a  
Rrime à lui comme une bouée ronde

J'aime oh j'aime mais c'est fou mais c'est fort  
Un artisan aux vêt'ments pleins de plâtre  
Avec sa bouche et son rire plein d'or  
Un beau lascar une caille opiniâtre

Monsieur Madame c'est ainsi qu'il me nomme  
qu'il m'attife, m'abrège, me ratiboise  
Il me préfère à toutes les putes chinoises  
Murmurant même : « je te préfère aux hommes »

Et s'il titube sur les hauts de Belleville  
S'il ne marche pas toujours tout droit vers moi  
S'il oublie parfois Monsieur Madame et file  
Ses yeux me disent qu'il m'aime et je les crois.

### *3. Salon des parents*

YEHIA : Bien sûr, il y avait des BMC.

LA MERE : Pardon ?

YEHIA : Des bordels militaires de campagne. Les filles arrivaient par camion, en général le dimanche. Elles travaillaient toute la journée parce que pour les soldats, c'était gratuit, un petit cadeau de l'armée. Ça se passait sous des tentes. C'était vraiment dégueulasse. Et que ce soit clair : ça ne m'a jamais tenté. Il y avait aussi un bordel en ville, qu'on appelait Le Cinquante. J'y allais très régulièrement, en tant que vérificateur. J'étais chargé de contrôler les militaires et ce qu'ils allaient présenter aux filles, pour éviter les maladies vénériennes et divers accidents.

LA MERE : Mais tu ne m'avais jamais parlé de ça. C'est tellement... romanesque.

YEHIA : La maison close n'avait rien de romantique. C'était un immeuble en forme de bloc avec des étages et des couloirs distribuant les chambres comme des cellules de prison. Les militaires avaient une permission de

sortie par semaine, quant à moi j'étais missionné par le médecin et conduit en voiture jusqu'au bordel. J'étais installé au rez-de-chaussée, assis à une table dans l'entrée, une règle à la main. La règle servait à soulever les queues que les troufions venaient me présenter à la file. Je les examinai, vérifiant qu'il n'y avait rien d'anormal. La mère maquerelle, une italienne d'une quarantaine d'années, m'aidait. Parfois, la règle servait aussi à mesurer le sexe des hommes. Surtout pour les Sénégalais qui n'étaient pas des formats ordinaires. Dans ce cas, pour ne pas abîmer les filles, je signalais les gars à la maquerelle qui leur mettait des anneaux de blocage. De toute façon, à peine le temps de monter qu'ils redescendaient, visiblement sans avoir pris beaucoup de plaisir.

LA MERE : Ton fils va adorer. Des anneaux de blocage ? Des Sénégalais ? J'ai toujours cru que c'était des mythes, ces histoires. On dirait une légende.

YEHIA : Oui. Ma légende.

LA MERE, *émerveillée* : Yehia légende.

#### 4. La Villa

LE FILS, *entrant dans un salon du bordel* : C'est jour de fête. Pour l'occasion, j'ai mis un calot et un treillis, ma bite pend entre mes cuisses, j'ai envie. Quelle est cette musique qui m'enivre comme un alcool ? (*S'avance vers le bar. S'adressant au serveur.*) Un whisky sur glace, please.

L'OUVRIER, *déguisé en serveur* : Oui, monsieur. Tout de suite.

LE FILS : Tu ne serais pas un fellagha déguisé en serveur ?

L'OUVRIER : J'ai l'air ?

LE FILS : Je n'ai pas beaucoup de mal à t'imaginer dans le rôle.

L'OUVRIER (*il lui sert son verre.*) Les filles t'attendent. La petite brune qui minaude, la grande à longs cheveux, l'asiatique aux yeux soulignés. Laquelle ?

LE FILS : J'hésite. Je ne sais pas.

L'OUVRIER : Chambre 50. Une surprise pour toi.

LE FILS : Et si tu me refiles une nénette pourrie ou piégée avec une lame de rasoir ?

L'OUVRIER : Pas d'inquiétude. Fais-moi confiance.

LE FILS : Au nom de quoi ?

L'OUVRIER, *à voix basse* : Tu ne me reconnais pas ?

LE FILS, *à voix basse également* : Ah c'est toi ? Je suis excité, je pourrais baiser tout le bordel (*Termine son verre et le repose avec un bruit sec sur le comptoir*) : A l'attaque.

### 5. Salon des parents

YEHIA : Le midi, je déjeunais dans la salle à manger en compagnie des prostituées. Des Européennes et Arabes mélangées. Elles servaient à la fois pour les soldats et les fellaghas. Elles étaient pratiquement à poil du matin jusqu'au soir, et même pour manger parce que c'était un travail à la chaîne. On discutait de choses et d'autres, comme à la cantine ou dans une pension de famille. La mère maquerelle servait de cuisinière, ce n'était pas un cinq étoiles. Il y avait également un travesti pour ceux qui. Enfin, tout était prévu. J'ai fini par connaître l'entrejambe et les goûts de chaque gus du régiment, ça ne m'a pas encouragé à pratiquer moi-même. Avec les filles du bordel, je suis resté bon copain. Elles me voyaient comme le vérificateur, j'étais là pour leur santé, elles m'avaient à la bonne. Par contre, les troufions que je renvoyais dans leurs quartiers sans qu'ils aient pu se soulager – j'en ai vu des bouts vérolés –, ceux-là m'en voulaient. Mais ça ne durait pas. Ils espéraient franchir le cap une prochaine fois et grimper les escaliers.

*Sur les derniers mots de Yehia, on voit le fils terminer de gravir les marches qui mènent à l'étage.*

### 6. La Villa

*Couloir éclairé d'une lumière rouge. Chambre numéro 50. Il toque une fois et entre.*

LE FILS, *apercevant la jeune mariée* : La moukère a ses voiles ! Vive la mariée sur son baldaquin ! C'est ça le numéro 50 ? Bingo ! C'est ma nuit de noces ou quoi ? (*Il crache par terre.*) Pour mettre un peu d'ambiance. (*Un temps.*) Mais je frissonne. Mais j'ai peur. Tout cet encens, toutes ces bougies, on se croirait dans une église. De la cire chaude coule en moi... Oh mon dieu je voudrais blasphémer mais je ne peux pas. Je suis devant une fatma de bordel comme devant la sainte Vierge. Il m'arrive quoi ? Il se passe quoi ? Si je veux, je t'insulte... Si je veux je t'abaisse... Non, impossible. Je... Je... Je voudrais te couvrir de baisers. Non, ce n'est pas ça non plus. Mais alors... (*Semblant touché par la révélation.*) Oui. Mon Dieu. Tu ressembles à une statue de marbre (*Il commence à ôter ses voiles.*) Tes membres sont de plombs. Tes dentelles de pierre. Comme une tache je suis venu t'effacer, comme un esclave je suis venu te racheter. Et au

septième de tes voiles, ô dieu, une bouche sublime, un nez fin et busqué,  
des yeux ardents passés au khôl : mais... mon ouvrier ? mon amant ? c'est  
donc toi !

*L'Ouvrier rit de sa surprise et le renverse sur le lit.*

## SEPTIEME TABLEAU

### « Abou Ghraib »

#### *1. Salon des parents.*

YEHIA, *son masque respiratoire sur le front lui donnant un air comique* : Mon fils est un fouille-merde. Mon fils est un maboul qui s' imagine arabe. Si, si. (*Il se visse un doigt dans la tête et respire un coup dans son masque.*) Il se balade avec sa lampe torche dans les couloirs du souvenir. Il cherche les traces de ce qui n'existe pas. Quand je suis tombé malade, la seule chose qu'il a su me dire, c'est (*imitant son fils paniqué.*) : tu ne vas pas mourir sans parler, attend attend, respire encore un coup, je dois finir mon bouquin. Mon fils mon cher petit est un tortionnaire. Au cas où le crabe m'aurait oublié, lui se charge d'achever la besogne. On peut lui faire confiance. Il s' imagine que je détiens un secret qui peut lui sauver la vie. Un antidote à ses folies. J'ai une théorie : s'il se déshonore, c'est pour attirer l'attention et me voler la vedette auprès de sa mère. Il se met les bras en croix et gémit qu'il est (*imitant l'intonation « folle »*) condamné au plaisir. (*Il hausse les épaules.*) Parfois je ferme les yeux, je secoue la tête pour le faire disparaître de mon horizon. Mais mon fils ne veut pas grandir. Il refuse d'être autre chose qu'un fils à perpétuité. A son âge, il devrait être marié, divorcé, torturé par ses propres enfants dans sa propre maison. Loin, très loin. Les enfants des autres sont expatriés à New York ou Tel Aviv. On dit : oh les pauvres, en vérité on pense quelle chance. Mon fils est plus malin. Il a choisi le beau rôle et ne le lâchera pas. (*Il respire un coup dans son masque.*) Déjà enfant, il ne me laissait pas en paix. Il fallait que je lui raconte des histoires horribles pour le calmer et lui tirer des risettes. Il a toujours eu le goût de la tragédie et de la mort. Mon fils est un hypocondriaque sadique. Il est juif à n'en plus finir, il croit pouvoir endosser le malheur de toutes les personnes qu'il n'a pas connues. Tout juste s'il ne se lamente pas parce qu'aucun d'entre nous n'a été déporté. Si on avait su... Mon fils est un bulldozer. Pour ouvrir une porte, il utilise un lance-roquettes. Pour me parler, il enfile une tenue de camouflage et invente un débarquement. Mon fils était né pour me décevoir de façon merveilleuse. Grâce lui soit rendue. Merci.

#### *2. Chambre du fils*



LE FILS, *s'adressant à ses élèves-mannequins* : La mutilation qu'Œdipe s'inflige symboliserait donc une castration, le héros se privant de sexe pour se punir d'avoir commis l'inceste. Ne plus voir, ne plus lever le faisceau de son sexe-regard sur sa mère. Reportons-nous à l'épisode conté dans *Les Phéniciennes*, (*Il écrit le titre et le nom d'Euripide au tableau*), le rapt amoureux. Laïos, père d'Œdipe, a violé l'enfant mâle, il a transformé un fils en fille. (*Parodiant un tragédien*) *Je suis le fils violé et incestueux. Mendiant et aveugle, deviendrai-je impuissant ? Moi, Œdipe, je m'institue comme garçon-fille donnant son cul à des Arabes pour payer une dette antique. (Un temps.)* Entre nous, ce qui me frappe, c'est qu'il ne soit jamais question du *sexe véritable* d'Œdipe, comme si c'était au fond la seule chose à cacher dans cette histoire. Si l'on soulevait le pagne du héros, je me demande bien ce qu'on découvrirait. C'est terminé pour aujourd'hui. Merci.

*Noir brutal. Le temps pour le fils de se tourner d'un autre côté.*

LE MEDECIN : Personne n'a dit une chose pareille. Bien sûr que non.

LE FILS : Mais alors pourquoi personne ne parvient à me soigner, docteur ?

LE MEDECIN : Moi je vous garantis des résultats. Si vous suivez ma prescription, je suis sûr que nous observerons des progrès notables et vite, croyez-moi.

LE FILS : Mais ce médicament ?

LE MEDECIN : C'est un neuroleptique antidéficitaire.

LE FILS : Ah ?

LE MEDECIN : Désinhibiteur.

LE FILS : Ah ?

LE MEDECIN : Il permet une reprise de la communication et des mouvements pulsionnels.

LE FILS : Ah ?

LE MEDECIN : Et s'adresse habituellement aux schizophrènes désorganisés hétérophréniques, surtout autistiques avec repli sur eux-mêmes.

LE FILS, *au comble de l'inquiétude* : Ah ?

LE MEDECIN : Mais je vous le répète, la dose prescrite est très faible, uniquement destinée à soulager vos douleurs. Et pour parler clairement...

LE FILS : Oui ?

LE MEDECIN : Vous n'êtes pas fou.

### 3. Salon des parents et Chambre du fils

*Sonnerie du téléphone. La mère répond.*

LA MERE : Allô. Allô allô.

LE FILS : Allô oui, c'est moi, je ne savais pas que la guerre d'Algérie avait été si *calme*. C'est ridicule. C'est vraiment absurde. Il ne me fera pas croire que c'était juste une partie de plaisir, qu'il a passé son temps à conduire des gens à l'hôpital, à tomber malade lui-même...

LA MERE : Mon chéri...

LE FILS : Il était quand même soldat et c'était quand même la guerre, donc quand même, il a dû faire des opérations, non ?

LA MERE : Eh bien...

LE FILS : Et puis, d'après son témoignage, il est resté tout le temps caserné à Constantine. Donc j'aimerais que tu lui demandes pourquoi sur les photos, on le voit successivement à Touggourt, Biskra et El Golea. J'aimerais bien savoir ce qu'il allait défendre *en plein désert*. Demande-le-lui.

LA MERE : C'est-à-dire que...

LE FILS : Ah, tant que j'y suis : il y a une photo, une seule, où on le voit avec une mitrailleuse devant des sortes de cases dans la campagne. Ça aussi, il faudra qu'il en parle. J'ai l'impression que cette photo-là a échappé à la censure. (*Un temps.*) Il faut que le travail avance.

LA MERE : On fait une pause.

LE FILS : Comment ça ? Pourquoi ?

LA MERE : On va attendre un peu. En ce moment, ton père est fatigué.

LE FILS : Fatigué ? Il simule. (*Hurlant*) Simulateur ! Je vous préviens : tout le monde va savoir que vous ne foutez rien, que vous restez dans votre salon à faire *semblant de collaborer*.

### 4. Chambre du fils

ABDEL AZIZ : Monsieur Madame, bonjour.

LE FILS : Abdel Aziz ? Etrange. Quand tu n'es pas là, j'oublie ton existence.

ABDEL AZIZ : Regarde.

LE FILS : Mon Dieu, c'est quoi tous ces hommes nus ?

ABDEL AZIZ : C'est les tortures des Américains. Aïe aïe monsieur, c'est dégueulasse.

LE FILS : Abou Ghraib ?

ABDEL AZIZ : C'est l'Irak. La guerre. Tu entends parler ? C'est ta planète ?

LE FILS : C'est affreux.

ABDEL AZIZ : A bas Bush.

LE FILS, *hypocrite* : Oh oui.

ABDEL AZIZ, *scandant* : A bas Bush !

LE FILS : C'est terrible. Ces hommes humiliés, dans des postures... des postures (*Il retourne le journal dans tous les sens, visiblement très intéressé.*) oh oui des postures...

ABDEL AZIZ : C'est pas humain.

LE FILS : Ces pyramides de corps, tous ces jeunes irakiens couchés les uns contre les autres, peau contre peau, c'est... les mots me manquent. Oh, et ceux-là, mais qu'est-ce qu'ils font ? On les oblige à... Oh mais...

ABDEL AZIZ : Faire le sexe entre eux.

LE FILS : Entre eux, oui.

ABDEL AZIZ : Tiens, regarde les salauds, les soldats.

LE FILS : Oh qu'ils sont laids.

ABDEL AZIZ : Ils s'amuse avec des hommes innocents. Regarde la pute chinoise qui tue les hommes.

LE FILS, *douché* : Mon dieu. Là oui, Abdel Aziz, tu as raison. Faites que je ne ressemble pas à ça.

## HUITIEME TABLEAU

### « Villa Alger »

#### 1. La Villa

LE FILS, *semblant avoir traversé un désert pour arriver là, admiration et effroi mêlés* : La Villa Alger !

L'OUVRIER : Eh toi ! Approche.

LE FILS : Je... je...

L'OUVRIER : C'est un ordre.

LE FILS, *se rapprochant* : Mais c'est toi ?

L'OUVRIER : Tu me reconnais cette fois ? Je suis déguisé en soldat français, ma peau a été blanchie avec un cosmétique, je me suis fait greffer un faux prépuce, on m'a lissé les cheveux au babylis. Je suis ton capitaine et je suis féroce.

LE FILS : Et ?

L'OUVRIER, *adoptant un accent faubourien* : Enfile ces fringues. Tu es mon second. Tu rêves de me voir en action. (*Il pète.*) Ras-le-bol des flageolets. Si on descendait pour se faire la main sur un fell ? J'en ai marre de me traîner avec des gus à boire de la bière. Pas un village à brûler, pas une femme à déshonorer, le calme plat.

*Hurllements. Des hommes apparaissent, portant un paquet de loques qui se débat. On finit par distinguer une figure : l'Enfant.*

L'OUVRIER : C'est quoi ce morveux ? J'avais dit une belle fatma de bordel.

UN HOMME : Mon capitaine ! Il a été surpris avec une lettre pour la rébellion.

L'OUVRIER : Très bien, emportez-le. (*Un temps.*) On va enfin avoir de l'action (*Du plat de la main, il se flatte l'entrejambe.*) Dans le civil, j'étais boxeur, j'ai une chevalière à la main droite, j'ai eu des maîtresses, je sais conduire une voiture et j'ai déjà tué, j'ai déjà assassiné jusqu'au bout, ça se voit à ma façon de marcher, de m'habiller devant l'armoire à glace. Toi c'est autre chose. Tu es un puceau aux joues rouges, d'accord ?

LE FILS : Je suis censé faire quoi ?

L'OUVRIER : Tu m'aides à faire mourir.

LE FILS : On a le droit ?

L'OUVRIER : Ici on a tous les droits. Tu dois fonctionner dans le système. Soit tu plais au pitaine, soit c'est toi qui descend à la cave et qu'on passe à tabac. (*Il rit et lui donne une grande claque sur les fesses.*) Bienvenue à la villa !

## 2. Salon des parents

YEHIA : Lulu ? C'est Yehia. Non, ne t'inquiète pas. Je sais bien que je n'appelle jamais. Je n'appelle personne. J'ai toujours détesté ça. Mon fils me le reproche assez. Celui-là, de toute façon, il me reprocherait l'air que je respire. Et Dieu sait que j'ai du mal, pourtant. Parler, toujours parler. Pour dire quoi, hein, on se le demande. Muet comme une tombe, c'est aussi bien, tu ne crois pas ? Mais non, je ne te parle pas de ma mort. Je n'y pense pas à ma mort. Si vous arrêtiez de me seriner avec ça, elle n'existerait même pas. La mort n'existe pas. L'Algérie n'existe pas. Aucune raison de se laisser aller aux inventions. Ah sacré Lulu, tu me comprends. Bref, parlons peu, parlons bien. Je ne t'appelle pas pour philosopher. Je voulais te parler de quelqu'un que tu as bien connu. Figure-toi qu'avec ma chérie, nous sommes partis le week-end dernier. Pour où, je te le donne en mille. Domino. Et oui, mon vieux. Cinquante ans après. Si. Ca a changé. Quand même oui. Et figure-toi que nous sommes allés dans un café où il y avait la photo de... de... Al Zeller. Comment ça, qui ça ? Zeller, le catcheur. (*Un temps.*) Celui qui nous avait pris en stop dans sa Peugeot décapotable d'avant-guerre (*Un temps.*) Celui qui ressemblait à un acteur d'Hollywood (*Un temps.*) Celui qui voulait te décapsuler la rondelle ! Ah ben quand même, je vois où tu as la mémoire. Figure-toi que la patronne du café l'a bien connu. Elle m'a dit qu'il avait été gérant du café où nous nous trouvions et qu'il était très populaire à Domino. Il s'était installé là définitivement et recevait la visite de stars du catch et du cinéma. Il était aimé de tous, malgré ses penchants. Un sacré gars (*Brutalement très ému.*) Il avait un petit chien tout blanc qui est resté orphelin quand il a eu une crise cardiaque. Il est enterré dans le petit cimetière près de la mer. Voilà. Je n'aime pas parler. Mais ça, je voulais te le dire. En sa mémoire. Allez Lulu, à la prochaine.

## 3. Chambre du fils

LE FILS : Oui allô, c'est moi... mais moi, qui veux-tu... Ton fils ! Pour une fois que je t'ai au bout de la ligne, pour une fois que tu réponds. Non, non, surtout pas, laisse-la tranquille. J'ai quelques questions à te poser pour mon, enfin *ton* livre, oui ta biographie en quelque sorte. Si tu es flatté, ça

me fait plaisir, mais tu sais c'est un peu spécial, un peu différent, j'ai envie de dire : ne te réjouis pas trop vite. Donc je voulais que tu m'expliques cette histoire de médecin. Tu as dû le réveiller en pleine nuit, c'est ça ? Qui devait être exécuté ? Un fellagha ? Oui je comprends, le médecin devait y assister pour établir le certificat de décès. Mais comment ça : *quelqu'un est venu le chercher* ? C'est bien mystérieux. Tu ne pourrais pas être plus précis ? Ça se passait à Constantine, mais où exactement ? Tu dis qu'une voiture est venue chercher le médecin. Il y avait *qui* dans cette voiture ? *Un chauffeur envoyé par des gens chargés d'exécuter la sentence* ? Tu n'en sais pas plus. Tu as seulement imaginé ce qui avait pu se passer, alors. Hein ? Quoi ? Pourquoi je veux me servir de cette histoire ? Comment ça, ce ne sont pas des choses à révéler ? Je devrais *romancer* ? Mais c'est déjà suffisamment le cas, crois-moi, avec le peu de renseignements que tu me donnes, si tu imagines que c'est facile de pisser de la copie. Tu pourrais au moins me raconter une opération, une capture de fellagha dans la campagne, quelque chose. Qu'est-ce que tu dis ? Ah bon ? En dix-huit mois, tu n'as jamais assisté à une embuscade ? Mais oui, je sais que tu allais dans les djebels pour soigner les civils, je sais qu'on appelait ça la pacification, mais quand même, maintenant avec le recul, l'assistance médicale aux indigènes ça fait bien rigoler, tu es d'accord. Donc quand vous tombiez sur un fellagha, qu'est-ce qui se passait ? (*Le fils s'assoit, visiblement anéanti.*) Tu n'es jamais tombé sur un fell, tu n'en as jamais vu. Ah ah ah, excuse-moi si je ris, c'est nerveux. Franchement, je trouve ça bizarre que tu n'aies rien vu d'*horrible*. C'est presque... décevant. Allez, à plus tard, salut.

#### 4. Chambre du fils

*La Mère au milieu de son ménage, virevoltant devant la glace avec une robe visiblement empruntée à son fils. Elle s'arrête devant sa table de travail, se met à fouiller, trouve une liasse de papiers et lit à haute voix.*

LA MERE : Je suis jeune, belle, vierge, je viens d'être raflée, je suis éblouie par la lumière, j'ai passé toute une journée dans une cave, maintenant je suis au milieu des hommes dans une chambrée qui sent le pet froid et la Bastos, mon amant est à de multiples exemplaires, il veut éprouver mon amour, il me gifle pour éveiller mes sens et déchire mon haïk en riant. (*Elle s'interrompt.*) Oh quand même, quand même (*Elle saute quelques pages.*) Je me suis débattue tandis que mon amant déguisé en roumi me disait à l'oreille qu'il allait m'honorer trente fois par Allah... *En aparté* : trente fois ?... et qu'il accuserait ensuite les Français d'avoir déshonoré sa fiancée, je n'aurais plus le choix, je devrais l'épouser, fini de faire ma mijaurée comme avant, j'y passerais tous les soirs, même son petit frère aurait le

droit de me monter... *En aparté* : Oh quand même, quand même... tout ce qu'un homme peut faire à une femme, il le ferait avec moi, ce n'était qu'un début, ce serait tous les jours fête, j'allais voir... (*Elle s'interrompt de nouveau. Semble choquée.*) C'est pas vrai, c'est inouï... On dira ce qu'on veut, mais quand même... quel génie, quel génie... Et c'est mon fils.

## 5. La Villa

LE FILS : Je suis un jeune appelé, un soldat du contingent, je suis timide, j'ai vingt ans, je suis sous l'emprise du pitaine, sous sa coupe, son charme, son odeur m'achemine vers la cave, je sens une pression de sa main sur ma nuque chaque fois qu'il prononce un mot, même s'il ne s'adresse pas à moi, même s'il ne me regarde pas, il agit comme un maître, ses mots, sa voix, je suis en laisse. En bas, c'est l'enfer. On voit les racines des palmiers crever le plafond, on voit des cuves pleines d'acide fumant, on voit des cellules, on voit des lits en fer sur lesquels des corps sont maintenus par des sangles tandis que des hommes s'activent autour d'eux. Je m'approche, je tremble, je reconnais le garçon aux cheveux en broussaille, son paquet de loques, son accoutrement. *Sale bougnoule !* hurle le pitaine mon amant ma peau de vache et il se tient au-dessus du petit qui lui ressemble comme un modèle réduit, il approche sa gueule près de la gueule du même, en même temps sa main arrache les vêtements comme une peau brûlée et dégage le corps nu du garçon qui hurle, je voudrais reculer, mais je m'approche, une main agit sur ma nuque, une main m'oblige à obéir, une voix intérieure m'intime l'ordre de jouir, je m'approche, je contemple une lame qui trace des lettres sur le bas-ventre du garçon – FLN perlant en gouttes de sang –, *tu vas dire, tu vas parler. A qui, à qui tu étais chargé de remettre la lettre ? Où – un coup dans la tête, quand – un coup dans le ventre, qui – un coup en plein dans le mille, en plein dans le sexe noir qui se rétracte comme un escargot sous la menace d'une flamme. Qui, je t'ai dit, sale bougnoule, sale pourriture.* Le garçon n'a pas seize ans, il rajeunit à chaque coup porté. Quand on lui branche un fil sur la lèvre et l'autre près de l'œil, puis un fil sur la langue et un autre dans l'ourlet du cul, puis un fil dans l'oreille et l'autre dans le trou du sexe, et que l'électricité zigzague en lui comme une foudre ou une crise de rire, il redevient un enfant, un tout petit enfant qui hoquète tressaute hurle jusqu'au moment où tout le monde a des crampes, on cesse de le tenir, on s'arrête pour boire une bière. J'ai envie de le prendre, de le bercer dans mes bras, son petit corps tremble mais son papa le pitaine mon amant le larbi déguisé teint en blond ne veut pas. Il n'en a pas fini.

NEUVIEME TABLEAU  
« Lulu service spécial »

*1. Chambre du fils*



ABDEL AZIZ, *seul* : Monsieur Madame est bizarre. Ca veut dire spécial. Monsieur Madame a des tours dans son sac (*Il baille, se gratte, mange un quignon de pain.*) C'est tellement difficile de lui demander quelque chose. Il me dit Abdel Aziz, est-ce que tu veux des fruits, Abdel Aziz est-ce que tu as besoin d'une femme, est-ce que tu voudrais une maison et des enfants et quand je dis oui, il dit ah bon. Mais c'est comme s'il allait m'offrir toute la terre avec ses pyramides et son désert. Monsieur Madame m'appelle la Marabounta. Je ne comprends pas pourquoi. Je ne sais pas ce qu'il veut de moi. J'aimerais lui faire plaisir, mais chaque fois que j'essaie d'être son ami, il dit non non c'est pas possible, tu ne peux pas être gentil, je ne suis pas ton ami, je suis... *toi*. J'avais prévu : Monsieur Madame est choquant. Quand j'étais enfant en Egypte, j'avais des amis imaginaires, Kacha et Butshi. Je leur racontais qu'un jour, je serais très riche et je m'occuperais bien d'eux. Maintenant je ne suis toujours pas riche. Mes amis, je ne sais pas où ils sont. Kasha ? Butshi ? Non, personne répond. Je n'ai pas parlé d'eux à Monsieur Madame. Je ne veux pas qu'il me vole mes amis. Il a déjà volé mon voyage en train et tous mes malheurs pour arriver jusqu'ici. Abdel Aziz, tu vas être dans mon livre, tu es content ? (*Il hausse les épaules.*) Monsieur Madame donne avec sa main droite et reprend avec sa gauche. Il est très malin. Il crie : rend-moi mon argent. Et quand je veux le faire, il dit : non non, Abdel Aziz, je n'en veux pas. Il fait semblant d'être gentil. Il fait semblant d'être méchant. C'est toujours comme la comédie dans un film. Des fois, j'en ai marre. Je lui dis : pourquoi c'est si difficile de te demander quelque chose. Et lui, il me répond : si c'était pas difficile, tu me donnerais quoi ? Monsieur Madame est plus intelligent que les putes chinoises et plus rusé qu'un peintre égyptien. Monsieur Madame est ma maîtresse amoureuse, mais ça c'est un secret, il ne faut pas le dire. (*Il tend une main de mendiant vers le public, bruit de monnaie dans sa paume.*) Pour l'attention, merci.

## 2. Salon des parents

LE FILS, *entrant comme un voleur (on peut même exagérer : lampe torche au front etc)* : Dès que je suis seul, je ressens le besoin de commettre un acte transgressif qui va me faire jouir. Quand j'étais même, je jouais avec ma bite arabe, aujourd'hui j'écris un livre sur Yehia mon père. Je ne veux pas déposséder mon père ou plutôt si, peut-être, mais pas Yehia, je ne veux pas déposséder le jeune Yehia qui tente de survivre dans le spectre de mon père. (*Un temps.*) La boîte aux photos ! Les souvenirs de Yehia. « *Il avait perdu mais la partie continuait, il ne pouvait pas encore renoncer à sa mission : oui, pensa-t-il avec amertume, il n'avait pas encore fini de perdre* » De toute façon, les photos de guerre appartiennent à tout le monde,

comme les actions, toutes les actions du temps de guerre. Parce que la situation est celle de la guerre, les actions, les photos perdent leur caractère privé, irrémédiablement. Les photos surtout. Elles n'appartiennent ni à ceux qui ont servi de modèles ni au photographe mais à ceux qui les regardent. On n'a pas le *choix* de témoigner. Il ne peut être question dans ce cas d'intimité, c'est un critère irrecevable. (*Un temps. Il regarde les photos, secoue la tête.*) Rien, rien. Je ne découvrirai rien. (*Un temps.*) A moins que... A moins que... Nom de Dieu, mais c'est... c'est... (*Il brandit une petite photo à bords dentelés...*) la pièce manquante.

### 3. La Villa

*L'enfant du premier tableau danse au son de la même musique. La Mère apparaît à la fenêtre.*

LA MERE : Mais c'est mon petit Mektoub ! Mektoub !

L'ENFANT : Maman ! Maman ! Vive la mariée ! (*Il lance des pétales de fleurs en direction de la fenêtre.*) Vive la mariée !

*Un homme en costume et turban (Yehia jeune) surgit à la fenêtre et fait tournoyer la mère qui rit dans son ivresse amoureuse.*

*La scène disparaît comme dans un rêve. A la place, le fils.*

LE FILS : C'est le soir qui tombe sur la Villa Alger. Nous buvons des bières avant le travail de la nuit, nous sommes là depuis suffisamment longtemps pour ne plus avoir la même odeur ni les mêmes notions désirs convictions ni la même voix tout à fait à force de hurler sur les hommes d'en bas, ceux que nous descendons dans les caves de la villa. Le chef mon amant nous fait croire qu'il s'agit d'une action politique mais je sais bien qu'il s'agit seulement d'obtenir une musique très douce, la mélodie de l'aveu, c'est comme un alcool fort, ça vous grise.

*La silhouette d'un jeune homme – Lulu – devient visible.*

Ce soir-là, une nouvelle recrue se présente au portail. Il vient d'un bataillon disciplinaire. Il est grand, maigre, il a des oreilles pointues, il s'appelle Lucien, il a vingt ans. Il ne sait pas encore à quoi sert la maison. Et nous, à l'intérieur de cette maison. Il ne sait pas. C'est ce qui frappe dans son

regard. (*On voit le jeune homme hésiter à entrer dans la Villa.*) Quand les types lui ont dit *Service de renseignements*, il a imaginé de la paperasse et des tâches administratives. On lui a assuré qu'il ne sortirait jamais en opération, qu'il resterait à l'abri de la villa. Et pour cause. Cette nuit, il aura son baptême avec le gosse que nous avons chopé, celui qui portait cette missive chiffrée pour le maquis. Nous comptons lui montrer les installations, les techniques, les us et coutumes de notre service spécial. Dans le groupe, certains trouvent ça prématuré, généralement nous attendons deux ou trois jours, nous accomplissons un rite d'initiation efficace, qui ne laisse pas de traces et que nous appelons mise en condition psychologique. Mais ce soir, l'atmosphère est trop chaude trop tendue, et après quelques bières supplémentaires, tout le monde s'en fout royalement tout le monde s'en branle, il est embarqué au sous-sol avec les autres. Le pitaine est là. Le pitaine est partout. Il bande dans son treillis en permanence, c'est ça qui me tient à lui, c'est ça qui m'agenouille, c'est ça qui me conduit à devenir un salaud, à ricaner quand Lucien le nouveau est pris de hauts-le-cœur et se cache la bouche avec la main en découvrant le gosse sur la table métallique, le gosse qui gémit pendant que le pitaine hurle puis murmure à ses oreilles ça n'est pas terminé mon petit chéri mon larbi je vais te faire suer le burnous je vais te tortiller les glaouis je vais te transformer en cendrier en trou en levrette avec toi je n'en ai pas fini.

#### 4. Chambre du fils

YEHIA : Je suis malade et on est encore obligés de s'occuper de ses problèmes de tuyauterie. C'est normal ? Et ça, c'est quoi ? (*Il secoue un bas noir plein de poussière.*) Décidément je n'y comprends rien.

LA MERE : Je suis inquiète.

YEHIA : Quoi encore ?

LA MERE : Quelque chose est en train de se passer. Quelque chose...

YEHIA : Et ça, c'est quoi ? (*Brandissant un martinet.*)

LA MERE : Quelque chose de grave. Mon instinct me parle à l'oreille.

YEHIA : Tu deviens mystique sur le tard ?

LA MERE : Je crois que ton fils est en train de devenir fou.

YEHIA : *Ton* fils.

LA MERE : Je crois qu'il est en train de devenir fou.

YEHIA : Ce n'est pas un scoop. En attendant, son évier est complètement bouché. Je pensais qu'il connaissait suffisamment d'ouvriers pour lui réparer ça. Ben non, il fait encore appel à son vieux père.

*Sonnerie du téléphone.*

LA MERE : Ah tiens, c'est lui.

YEHIA : Ne réponds pas.

LA MERE : Mais comment ça ?

YEHIA : On dira qu'on s'est perdu dans les embouteillages. Il est temps qu'il apprenne à vivre sans nous.

### *5. Salon des parents*

LULU : Ah mais c'est toi ? Quel plaisir ! (*Ils se font la bise.*) Ca faisait si longtemps. Tes parents ne sont pas là ?

LE FILS : Yehia fait un peu de bricolage chez moi. Ca lui change les idées. Assieds-toi, assieds-toi. Un café ?

LULU : S'il te plaît. Alors dis-moi. Quoi de nouveau dans ta vie ? Une femme à l'horizon ?

LE FILS : Rien en vue. Un désert.

LULU : Tu as pourtant tout ce qu'il faut pour... Enfin je suppose.

LE FILS : Ne t'inquiète pas.

LULU : Si j'avais eu une fille, je te l'aurais volontiers donné en mariage. Si j'avais eu un fils...

LE FILS : Il aurait forcément fini par te poser des questions.

LULU : Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

*Le Fils lui tend une photo. Lulu pâlit.*

LE FILS : Tu étais avec papa en Algérie.

LULU : Qu'est-ce que...

LE FILS : Pourquoi tu ne m'as rien dit ?

LULU, *très ému* : Pourquoi tu ne m'as rien demandé ?

LE FILS : Mon père va mourir. Je veux savoir. J'ai le droit de savoir. Est-ce qu'il a tué, est-ce qu'il a violé, est-ce qu'il a torturé ?

LULU : Je n'ai fait que croiser ton père durant cette guerre. Cette photo a été prise devant ma jeep. Nous nous sommes rencontrés par hasard, lors

d'une patrouille. Ensuite, on m'a changé d'affectation et je ne l'ai plus revu jusqu'à la fin de la guerre.

LE FILS : Mais tu dois savoir...

LULU : Ecoute, je ne peux rien te dire, je ne sais rien sur le Yehia de cette époque, nous nous sommes croisés en enfer, quelques heures en dix-huit mois ça ne fait pas une histoire, j'ai eu le sentiment que nous n'étions pas tout à fait du même côté de la barrière, c'est tout. Je n'ai pas – même si je ne t'en ai jamais parlé – , je n'ai pas eu une belle guerre, quand on se souvient de choses, c'est impossible, il y a des choses, non je ne t'en ai jamais parlé, je n'en ai jamais parlé à Monique, même Yehia ne sait rien, même maintenant je ne peux pas, mais quand on repense à des choses, j'en ai rêvé pendant des années, ce sont des images épouvantables, si tu veux des détails j'ai vu, c'est insupportable, j'ai vu... (*Lulu cesse de parler, sa voix se perd dans un gargouillis, il se cache les yeux pour pleurer.*)

## 6. La Villa

*La lumière se lève progressivement sur la scène d'horreur décrite à la scène 3. Lulu jeune, dans un coin, bouleversé.*

LE FILS : Alors ?

L'OUVRIER : Le gosse ne bouge plus. Ses grands yeux noirs sont vides. Il danse dans la mort.

LE FILS : Il n'a rien dit et ne parlera plus.

L'OUVRIER, *soudain très doux* : Allons. Il est temps d'aller dormir.

## DIXIEME TABLEAU

« Jamais fini »

## *1. Salon des parents*

LA MERE : Non, nous n'avons pas travaillé. Non, nous n'avons pas avancé. Ton père... Ton père ne va pas bien. Oui. C'est ça. Ses examens. Le diagnostic n'est pas bon du tout. Oh mon chéri (*Elle pleure.*) Pardon. Pardon. Je m'en veux. Je suis bête. Les médecins ont parlé... mais ils ne sont sûrs de rien... Ils ont parlé de métastases au cerveau. (*Un temps.*) C'est très grave. (*Un temps.*) Ton père est hospitalisé depuis trois jours. (*Un temps.*) Une chimio (*Un temps.*) Je ne voulais pas t'inquiéter. Je voulais te préserver. Non non. Pas la peine d'aller le voir pour le moment. Il fait un tas de soins et des examens complémentaires. On en saura plus d'ici peu. Oui bien sûr. Mais non, ne t'en fais pas. Je suis forte. Je pense à toi.

## *2. La Villa*

*Corps de l'Enfant. Auprès de lui, Le Fils, un petit fez sur la tête, chantant mélancoliquement :*

### **J'étais arabe**

Arabe j'étais arabe  
Un jeune génie arabe  
Du sang des rires arabes  
Des rêves des jeux arabes

Arabe j'étais arabe  
Petit pacha arabe  
Burnous et fez arabe  
Joli sourire arabe

Arabe j'étais arabe  
Gentil calife arabe  
Cher Habibi arabe  
Dans un jardin arabe

Arabe j'étais arabe  
Joli derviche arabe  
Dansant des airs arabes  
Au long des heures arabes

Arabe j'étais arabe  
Hardi vizir arabe  
Ardent désir arabe  
Dans un désert arabe

Ci-gît la vie arabe  
Fini l'amour arabe  
En moi la mort arabe  
A tué l'enfant arabe

LE FILS, *après avoir posé le fez près de l'Enfant comme à la tête d'une pierre tombale* : J'étais arabe. Qui m'a déshérité ?

### 3. *Salon des parents (transformé en chambre d'hôpital) et chambre du fils*

YEHIA, *avec son masque à oxygène, parlant difficilement* : J'avais le choix entre la peste et le choléra...

LA MERE : Calme-toi. Tu te fatigues pour rien. Tiens, je t'ai apporté des Montecao et des cornes de gazelles. Le médecin a dit qu'il ne fallait pas se laisser aller.

YEHIA : J'avais le choix. Et j'ai choisi...

*Sonnerie du téléphone.*

LA MERE : Oh mon Dieu. Ce téléphone me rendra cardiaque. Allô ?

LE FILS : Allô, je sais qu'il est très fatigué mais j'aimerais lui parler, c'est important, c'est important pour moi.

LA MERE : Pas longtemps alors. (*Au père*) Tiens. C'est lui. Fais un effort.

LE FILS, *avec une voix d'enfant* : C'est moi. C'est ton fils.

YEHIA, *très difficilement* : Je suis en train de mourir.

LE FILS : Je voulais enfin je voudrais savoir je sais que ce n'est pas le moment ou peut-être que si, je voudrais un soulagement pour toi et moi depuis toutes ces années...

YEHIA : Je suis presque mort.

LE FILS : J'ai vu Lulu et il m'a raconté des choses, des choses enfin, maintenant je ne peux plus envisager de rester dans le silence, je veux

savoir ce qui s'est passé en Algérie (*Un temps.*) Réellement, je veux le savoir...

YEHIA : ....

LE FILS : Il faut parler, tu ne peux pas me laisser sans parler, tu ne peux pas me laisser... (*Sanglots.*) Allô ? Allô ? (*Yehia a lâché le combiné, il remet son masque à oxygène, croise les bras comme un pharaon et ferme les yeux. La mère reprend le combiné.*) Allô ?

LA MERE, *fermement* : Maintenant ton père est fatigué. Laisse-nous.

#### 4. La Villa

*Avant-scène. Lumière rouge. On ne distingue pas la Villa. Bruits de klaxons. Cris de jungle. Le fou urine au milieu de la route en titubant. Le fils l'aperçoit soudain.*

LE FOU : Je suis un fauve, je suis un fou. Rrrrrah.

LE FILS : Tu les entends ? Ils sont en train de fêter la victoire. Tu aimes le football ?

LE FOU : Je suis un tigre, je suis un géant. Krrrrah.

LE FILS, *s'approchant* : Tu es un beau géant, un beau fou, un beau fauve, c'est vrai.

LE FOU : Tu veux quoi ?

LE FILS, *le touchant* : Ca. Ce trésor.

LE FOU : Rrrrah. Krrrah. Schrahhh.

LE FILS, *s'agenouillant devant lui* : Je suis ton esclave, ta pourriture, ta salope.

LE FOU : Oui.

LE FILS : Je suis ta poubelle, ton miracle, ta fièvre. Baise-moi.

LE FOU : D'accord.

LE FILS : Je m'adresse à toi du fond de l'abîme.

LE FOU : Encore.

LE FILS : Fais-moi crever.

LE FOU : Je t'achève. Je t'éventre.

LE FILS : Mon Dieu.



LE FOU : Je te fouille, je te rosse, je te dérrouille, je t'instruis, je te démonte.

LE FILS : Oh !

LE FOU, *devenant fou* : Je t'encercle, t'enfourne, t'enroule, t'emprille, t'englouze, t'empédocle oh je te je te...

LE FILS : Brûle, détruit, inonde. Oui.

LE FOU : T'es une salope.

LE FILS : Oui.

LE FOU : T'es une pute. T'es une chienne.

LE FILS : Pitié oui.

LE FOU, *jouissant* : Pédé ! Pédé !

### 5. *Chambre du fils.*

LE FILS, *devant ses élèves-mannequins* : Mes chers enfants, nous arrivons à la fin de notre cours, mais non ne pleurez pas. Œdipe dans l'inconscience des forces vives et aveugles, Œdipe ploie sous le fardeau du destin, il espère une heureuse reddition du tyran dans le miroir. Pourquoi faut-il *devenir*, semble-t-il murmurer aux spectateurs de sa chute. A chacun son sphinx. Mais n'oublions pas, mes chers enfants, la règle numéro un de la tragédie : rien ne se perd. La fin d'Œdipe n'est pas triste. Notre héros devenu mendiant et infirme est recueilli par le peuple de Colone. Il y a dans sa mort une sorte d'apothéose. Bien sûr, ses filles se lamentent, mais le messager le dit bien : « Sache qu'il a conquis une vie qui ne finit pas. » (*Il efface le tableau.*) C'est fini. Merci.

*Il se tourne de l'autre côté. On découvre Abdel Aziz à table, en train de manger. Le fils s'avance vers lui, caresse sa tête comme s'il s'agissait d'un enfant.*

LE FILS : C'est fini et puis ça n'est jamais fini. J'étais arabe, je ne dis pas *je suis*. J'étais arabe. Je suis devenu La Dette, c'est mon nom désormais, la dette qu'un Arabe, quelqu'un qui aurait pu être cet Arabe, qui aurait pu être mon père avant qu'il ait vu mourir cet Arabe, contracte comme une maladie, qu'il la contracte et qu'il ne puisse *l'honorer*. Je ne veux pas que la Marabouta me rembourse. Je veux qu'il en ait le *désir* sans le *pouvoir*, je veux qu'eux tous me rachètent en permanence en me déshonorant, je veux que les Arabes me baisent – sans fin –, me possèdent – sans fin –, et

que personne ne soit quitte. Jamais. (*Abdel Aziz tend son assiette vide.*)  
Parce qu'ensuite, il restera quoi ?

## 6. La Villa

*Chant des oiseaux. L'ouvrier est en train de repeindre les décors de La Villa. Quand il entend le fils approcher, il se tourne vers lui, sa longue silhouette près de l'escalier monumental. Il pose sa main sur la boule couronnant la rampe.*

LE FILS : Ta main brune sur une boule de cristal. L'avenir est dans cette main.

L'OUVRIER : Je suis revenu. Je suis là pour toi.

LE FILS : Tes beaux yeux de biche au fond d'un bois. Ta jeunesse anonyme dans ce royaume provisoire. Est-on ici ou là-bas ?

L'OUVRIER : Où tu voudras.

LE FILS : Le jardin est en chantier comme au premier jour. Il y a peut-être du soleil ou de la neige ou alors c'est l'automne avec du lierre rouge qui court sur les murs. (*Un temps.*) Ton corps frêle et splendide.

*L'Ouvrier se frottant la braguette.*

L'OUVRIER : Ma braguette mon coffre-fort. Tu achètes mon joli poisson argenté ? C'est pas cher.

LE FILS : Nous sommes donc au souk. Voilà des liasses de billets que je glisse sous tes aisselles, dans le col de ta chemise, dans la poche arrière de ton bleu de travail. Je te surestime exprès, je fais péter la bourse, j'organise un crack dans ton petit univers, j'initie une dévaluation catastrophique dans ton slip de marchand.

L'OUVRIER, *se prenant la tête dans les mains* : Oh non, pitié, pardon. Je n'ai rien fait. Le fautif, c'est mon frère. Je suis nouveau ici. Quel crime ? Quelle erreur ? Maître, donnez-moi une chance une dernière chance.

LE FILS : Je ne veux pas une loque, je ne veux pas un mendiant. Je veux... la suite nuptiale ou rien (*Il feint de s'évanouir dans ses bras.*)

L'OUVRIER, *sur le ton de la révélation* : Tu es comme une brume parfumée. Tu es doux et suave. Tu es tendre et sacré.

LE FILS : Mon chéri...

L'OUVRIER : Je n'avais jamais parlé comme ça. Je découvre les mots, je découvre ma bouche. Mes yeux s'ouvrent. Je te connais pour la première fois, je me connais à travers toi. Tout a eu lieu, tout sera.

LE FILS : Mène-moi dans notre chambre, porte-moi à bout de bras, défonce la porte du pied, mon sauvage adorable, je me pâme dans tes bras, oh mon Dieu (*L'Ouvrier se transforme, il semble rayonner...*) mais tu es pâle, tu trembles comme un enfant malade. Mais... Mais...

*Ils s'embrassent. C'est comme si leur contact produisait un court-circuit. Autour d'eux les lumières clignotent et grésillent. Leur amour semble irradier la salle puis tout disparaît.*